**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 13 (1925)

**Artikel:** Études critiques : l'œuvre philosophique d'Émile Meyerson : la marche vers l'identité

**Autor:** La Harpe, Jean de

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-380106

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## *ÉTUDES CRITIQUES*

# L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE D'ÉMILE MEYERSON

### LA MARCHE VERS L'IDENTITÉ

Emile MEYERSON, *Identité et réalité*. 2e éd. Paris, Alcan, 1912. 1 vol. in-8 de 542 p. — *De l'explication dans les sciences*. Paris, Payot, 1921. 2 vol. in-8 de 338 et 470 p. — *La déduction relativiste*. Paris, Payot, 1925. 1 vol in-8, de 396 p.

Le nom du philosophe Emile Meyerson est connu aujourd'hui de tous ceux qui s'occupent de philosophie des sciences ; plusieurs des membres de la Société romande de philosophie ont eu le privilège de l'entendre à Leysin, lors d'une réunion au Sanatorium Universitaire, lire un chapitre de son dernier ouvrage et l'on peut sans excès considérer comme un événement philosophique important la publication de ses trois ouvrages intitulés : *Identité et réalité*, *De l'explication dans les sciences* et *La déduction relativiste*. Si cette philosophie ne jouit pas d'une notoriété publique plus étendue — quoiqu'elle soit considérable déjà — cela provient, nous semble-t-il, du caractère même de l'œuvre : absence de ce brillant qui caractérise celle d'un Bergson par exemple, documentation si étendue et si riche qu'au premier abord le lecteur en est décontenancé, sûreté et lenteur dans le développement d'idées qui sont fouillées en tous sens, solidité massive d'une construction où l'architecte s'efforce de toucher la raison et beaucoup moins l'imagination et les sens du lecteur, profondeur et pénétration extrêmes, toutes qualités qui caractérisent les œuvres solides en philosophie, mais rebutent les débutants ou les amateurs : Ce sont en un mot des livres sur la Raison qui s'adressent à la Raison.

M. Meyerson étudie l'histoire des théories scientifiques — où il est passé maître — pour découvrir les « idées directrices de la science » ; il ne les examine donc pas en pur historien mais en théoricien de la connaissance, ou mieux en épistémologue ; la recherche historique n'est pour lui qu'un moyen qui lui permettra — vu le

caractère impersonnel et collectif de la recherche scientifique — de déterminer les procédés logiques dont use le savant lorsque celui-ci érige une théorie scientifique. Ainsi applique-t-il à la découverte des lois qui régissent l'esprit humain une méthode a posteriori qui lui permettra de garder un contact permanent avec les démarches réelles de la pensée du savant, saisies non par introspection mais par un examen critique des théories elles-mêmes. Comment le savant construit-il ses théories ? Quel rôle y joue l'expérience ? Où commence et où finit l'à priori ? Dans quel rapport la réflexion scientifique se trouve-t-elle avec les données de l'expérience ? Dans quelle mesure obéit-elle à des tendances impérieuses quoiqu'inconscientes qui prédéterminent les résultats dans une mesure quelconque ? Et enfin, qu'est-ce qui caractérise de manière notoire la Raison humaine en face des questions que lui pose la Réalité ? Tels sont, en quelques mots, les buts que poursuit ce penseur, après avoir débuté par une enquête silencieuse et tenace d'à peu près vingt années.

Nous avons parlé de théorie de la connaissance ; mais le mot ne doit point faire illusion : M. Meyerson n'entend pas renouveler l'entreprise de la *Critique de la Raison pure*, ni constituer un inventaire définitif des moyens dont use l'esprit humain à la recherche de la vérité réelle ; sa tentative plus modeste rappelle plutôt celle de Renouvier dans son *Traité de logique générale et de logique formelle*, lequel s'efforçait d'inventorier a posteriori les catégories de la raison pure et appliquée ; la prudence extrême dont M. Meyerson fait preuve chaque fois qu'il émet des vues d'avenir, l'insistance qu'il met à ne jamais préjuger de résultats futurs, l'apparentent également avec la pensée de M. Léon Brunschwicg dans son bel ouvrage sur *L'expérience humaine et la causalité physique*, quoique leurs conclusions soient souvent aux antipodes l'une de l'autre, malgré l'analogie des sujets traités. Mais c'est certainement dans le livre pénétrant et trop peu connu de M. André Lalande sur *La dissolution opposée à l'évolution* qu'on trouvera les analogies les plus frappantes avec les leitmotiv de notre auteur.

Dans son premier ouvrage, *Identité et Réalité*, il commence par poser une distinction fondamentale et indispensable à la compréhension de son œuvre tout entière, celle entre loi et cause, légalité et causalité. La légalité implique « la domination de la loi » (p. 3), c'est-à-dire la croyance que les phénomènes naturels sont régis par des rapports constants que l'on nomme lois ; celle-ci « exprime non pas ce qui se passe, mais ce qui se passerait si certaines conditions venaient à être réalisées » (p. 22). La causalité repose sur le principe d'identité et implique « l'identité des objets dans le temps » (p. 40) ; la loi suppose bien que le temps est homogène, mais non qu'il soit sans effet sur les objets. La causalité, au contraire, applique au temps une notion, celle d'identité des objets même que la légalité n'appliquait qu'à l'espace ; « les objets ne se modi-

fient pas sous l'action de l'espace comme ils changent sous l'action du temps », (p. 30) aux yeux du sens-commun ; la causalité transgresse en quelque sorte ce principe, ou plus exactement cherche la permanence des choses dans le flux du devenir. Ainsi la causalité présuppose la légalité, mais la réciproque serait fausse ; la légalité est à la base de la science, tandis que la causalité règne au faîte de l'édifice.

Par là même M. Meyerson entre en conflit aigu avec le positivisme d'Auguste Comte qui prétendait que la science doit exclure les hypothèses et se contenter des lois, voulant bannir de celle-ci toute ontologie ; « l'ontologie, riposte-t-il, fait corps avec la science elle-même et ne peut en être séparée. Ceux qui prétendent l'en retrancher se servent inconsciemment d'un système métaphysique courant, d'un sens commun plus ou moins transformé par la science du passé qui leur est familière. Le schéma positiviste est donc véritablement chimérique » (p. 429). En un mot, la philosophie de M. Meyerson est un anti-positivisme.

C'est à la vérification, expérimentale pourrait-on dire, de cette thèse qu'il consacre l'ouvrage tout entier ; il recherchera « quel est le rôle du postulat de causalité dans les sciences physiques » (p. 44). Après avoir examiné les théories mécaniques, le principe d'inertie, ceux de la conservation de la matière et de l'énergie, il conclut à l'action puissante et continue de ce principe de causalité ; mais son action ne se limite pas au mécanisme et aux principes de conservation : « il est aisé de s'apercevoir, écrit-il, que son intervention dans la science est non seulement très puissante, mais encore incessante, qu'elle se manifeste partout, que la science en est pour ainsi dire imprégnée » (p. 232). Grâce à ce processus, la science vise à l'élimination du temps et à l'unité de la matière. Dans des pages vigoureuses, l'auteur montre comment d'application en application du principe de causalité, d'identification en identification, le réel a fondu comme la neige au soleil. « Nous avons d'abord expliqué, écrit-il, c'est-à-dire nié le changement, identifiant l'antécédant et le conséquent, et la marche du monde s'est arrêtée. Il nous restait un espace rempli de corps. Nous avons constitué les corps avec de l'espace, ramené les corps à l'espace, et les corps se sont évanouis à leur tour. «C'est le vide, «rien du tout», comme dit Maxwell, le néant » (p. 278). Les vers singulièrement puissants que Leconte de Lisle écrivait dans ses *Poèmes barbares*, ne peuvent-ils pas servir à paraphraser la thèse de notre auteur :

> Et ce sera la Nuit aveugle, la grande Ombre
> Informe, dans son vide et sa stérilité,
> L'abîme pacifique où gît la vanité
> De ce qui fut le temps et l'espace et le nombre.

Mais la science proteste contre cet évanouissement de la réalité, des choses dont le maintien constitue l'une de ses clauses secrètes ;

elle résiste avec force aux dictées de la causalité. Elle restitue au temps sa signification par l'énergique affirmation du principe de Carnot ; celui-ci manifeste, par la notion d'entropie, un processus irréversible de dégradation thermique. « La raison d'être de ce principe est de préciser l'irréversibilité, de la rendre tangible » écrit-il, et plus loin : « le principe de Carnot est un fait et même le fait de beaucoup le plus important de la science entière » (p. 307).

Par conséquent si la raison mûe par le principe de causalité triomphait, elle réduirait à néant son œuvre-maîtresse ; mais la réalité, en contraignant la science à introduire dans ses constructions de l'irrationnel, du non-causal, du divers inéluctablement divers, pose à la raison des limites. C'est ainsi que la philosophie de M. Meyerson instaure un dualisme entre la réalité et l'identité, le monde des choses et celui de la pensée, irrémédiable sur le terrain épistémologique ; c'est ainsi qu'il aboutit à un gigantesque paradoxe épistémologique qui domine toute son œuvre et devant lequel il s'arrête, laissant le lecteur en proie à une sorte d'inquiétude métaphysique que l'un de ses admirateurs et de ses critiques les plus pénétrants, M. Lalande, a fort bien marquée dans un article consacré à l'épistémologie de notre auteur. « La théorie de la marche à l'identité, sans doute en raison de son caractère déconcertant, fait penser à ce qu'on a dit de l'art quaternaire : «proles sine matre creata, mater sine prole defuncta». On atteint ce tournant par diverses routes ; mais on s'en écarte, comme si l'on craignait d'être égaré par un sortilège. Rien de plus juste ; et... M. Meyerson doit reconnaître qu'en face du « paradoxe épistémologique », il a connu lui-même des moments d'inquiétude, pour ne rien dire de plus, et qu'il aurait eu peine à s'y résigner «s'il n'en avait cru trouver par ailleurs la justification, dans un ordre de considérations tout différent » (1).

Nous avons, en parlant du « paradoxe épistémologique », dépassé le premier ouvrage pour aboutir aux conclusions de *L'explication dans les sciences*, mais cette conclusion jaillit en quelques orte d'*Identité et Réalité* même. Dans le second, qui constitue l'œuvre la plus considérable de M. Meyerson, le but comme la méthode n'ont point varié ; toutefois il reprendra la tâche par un autre bout : « Nous nous sommes demandé, écrit-il dans la préface, s'il n'était pas possible de parvenir au même résultat *par une marche plus proprement logique* (2), en essayant de démonter plus directement le mécanisme de la pensée scientifique. » (p. IX) Après avoir posé deux constatations fondamentales, comme quoi la science exige le concept de chose et implique une certaine ontologie, il décrit la marche de l'explication scientifique avec une minutie de détails et une précision remarquables ; ensuite, pour mieux saisir la

(1) Revue philosophique 1922, p. 269.
(2) C'est nous qui soulignons.

dissolution que l'explication scientifique impose au réel, il étudie l'explication globale du monde tentée par Hegel. Les pages consacrées à ce dernier sont remarquables de pénétration et d'intelligence ; nous avouons pour notre part que M. Meyerson nous a fait comprendre les raisons d'être d'une philosophie qui nous avait toujours produit l'effet d'une énigme indéchiffrable, et pour tout dire d'une monstrueuse logomachie. Il conclut enfin par une théorie de la raison qui en met à nu le caractère antinomique et aboutit au paradoxe épistémologique dont nous avons parlé plus haut.

Cette œuvre monumentale a le mérite, unique aujourd'hui, de présenter une *théorie précise et rigide de la Raison.* Si l'on se perd parfois dans les déductions et les citations, s'il est parfois difficile d'en faire la synthèse totale, cela ne provient ni des postulats, ni de la théorie même, claire comme de l'eau de roche, mais de la méthode que M. Meyerson s'est imposée, de la masse impressionnante des documents fournis. L'auteur nous fait pénétrer dans le laboratoire même de sa réflexion, expose ses idées, l'éprouvette et les matériaux en main, laissant au lecteur le soin de simplifier son exposé très touffu et presque trop complet.

*
* *

On a parfois reproché à l'auteur de se confiner dans l'examen de théories anciennes : « Quelques-uns d'entre ceux qui ont jugé que nous abusions de l'histoire des sciences, écrit-il dans la Préface à sa *Déduction relativiste*, ont paru croire aussi que nous tirions de l'analyse de doctrines périmées une conception de la science qui pouvait être celle d'un passé, même assez proche de nous, mais qui n'était aucunement celle de la physique de nos jours. » (p. x) Aussi pour répondre à cette critique et soumettre son épistémologie à une sorte de vérification, s'est-il attaqué à l'examen de la théorie la plus récente et la plus révolutionnaire qu'on puisse rêver ; tout le monde aura deviné qu'il s'agit de la théorie de la relativité de M. Einstein. M. Meyerson n'apporte aucun exposé « allgemeinverständlich » ou très docte, il n'y a pas trace de « tenseurs » ni de « paramètres » dans ce dernier ouvrage, mais un examen critique des principes sur lesquels repose la Relativité. Ceux qui s'attendent à y trouver un résumé ou un exposé simplifié, ou quoi que ce soit d'analogue, en seront quittes pour leur déception ; mais ceux qui se demandent : Par sa structure même, par ses principes constitutifs, la relativité entraîne-t-elle ou non une modification dans les processus généraux de la réflexion scientifique ? trouveront une réponse négative à leur question, réponse vigoureusement motivée. « Nous espérons convaincre le lecteur, écrit-il, que cette phase si moderne et à première vue si étrange de la science est parfaitement conforme au schéma » (p. xi) tiré de ses ouvrages précédents. Mais, pourrait-on répondre, cette théo-

rie n'est peut-être qu'éphémère ; il se pourrait qu'on découvrît un système de notations mathématiques qui permît d'obtenir les mêmes résultats, physiquement parlant, sans les postulats paradoxaux qu'implique la théorie de la relativité ? Et c'est sur ce point notamment que l'attitude de M. Meyerson est intéressante : « Nous considérons, écrit-il, la théorie relativiste comme une phase déterminée de la physique, comme un phénomène qui s'est produit à un moment précis dans l'évolution de la science. Ainsi la validité de nos raisonnements à nous ne dépendra point des vissicitudes que subira la doctrine de la relativité elle-même. » (p. XIV) Peu importe la durée de son succès pourvu qu'à un moment donné elle ait fourni à la majorité des savants «compétents» en la matière — ce qu'on oublie parfois! — une explication satisfaisante des phénomènes envisagés : ceci prouve bien avec quel détachement presque olympien M. Meyerson envisage la théorie de la relativité et combien il se défend de tout parti-pris à son égard, n'imitant pas en cela l'exemple de ses sectateurs ou de ses détracteurs et se contentant d'un prudent : « Qui vivra verra ».

Les quatre premiers chapitres de la *Déduction relativiste* constituent une sorte d'introduction. L'auteur montre comment en science la quantité prime la qualité, parce que seule la quantité fournit au savant le moyen de raisonner sur les phénomènes ; comment parallèlement celui-ci part de l'image, du réel : « l'ensemble auquel aboutit la théorie scientifique est une image, écrit-il, tout à fait dans le même sens où celui du monde du sens commun en est une » (p. 27). Ces deux tendances opposées se concilient grâce à la notion d'espace géométrique : celui-ci recèle un élément qui n'est point d'essence purement rationnelle, un élément de qualité » (p. 40), il en va de même pour l'explication mécanique, pour le principe d'inertie notamment, qui représentent des formes d'explications spatiales. Ainsi quantité et image convergent vers l'espace géométrique dans lequel elles se réunissent.

Mais les positivistes espéraient que la théorie de la Relativité leur fourniraient l'occasion d'une revanche ; erreur, répondra M. Meyerson, car, « le réel de la théorie relativiste est très certainement un absolu ontologique un véritable être en soi plus absolu et plus ontologique, encore que les choses du sens commun et de la physique préeinsteinienne » (p. 79). En un mot, c'est bien une théorie du réel, fait confirmé par la violence des polémiques qu'il a suscitées. Preuve en est dans la gravitation dont Newton fournit la loi mais qu'il ne parvint jamais à « expliquer » de manière satisfaisante ; grâce à la notion « d'espace à courbures », le relativiste supprime le scandale de l'action à distance et lu substitue une explication purement spatiale ; « ainsi, selon M. Meyerson, considéré à ce point de vue, le relativisme n'est pas tout à fait aussi révolutionnaire qu'il paraît peut-être à première vue ; il ne fait que continuer l'œuvre de l'explication par l'espace, tout en ajoutant

un mode nouveau (espace à courbures) à ceux dont la physique usait jusqu'à présent » (p. 94).

Si de la gravitation nous passons au temps, nous ferons la même constatation ; la conception usuelle du temps est modifiée dans le sens d'une spatialisation à outrance ; il ne s'agit pas seulement en vérité d'une modification du temps mais de sa disparition même ; c'est proprement une « transformation du temps en espace » (p. 103). Nous voyons de la sorte que l'épistémologie de M. Meyerson est vérifiée : loin de contredire l'une de ses affirmations centrales, la relativité la confirme de manière éclatante ; nous dirons plus encore, il nous semble même que l'épistémologie de M. Meyerson projette une vive lumière sur l'un des sujets les plus controversés des nouvelles théories par les savants, et cela d'autant plus qu'il s'attache scrupuleusement aux textes des grands prélats du relativisme. Tout comme certaines théories antérieures, la théorie relativiste s'acharne à supprimer le temps ou du moins à le dépouiller de ses caractères psychologiques et humains, à le « sublimer » en espace.

Mais si la relativité embrasse tous les phénomènes attribués à l'action gravifique, « elle laisse complètement de côté tout ce qui a trait à l'action électrique » (p. 111), car celle-ci suppose la notion d'une action particulière qui ne saurait jaillir des seules courbures de l'espace einsteinien ; en tant qu'explicative, la relativité entre en concurrence avec la théorie électrique « partout où la simple structure de l'espace suffit à rendre compte du phénomène observé » (p. 117). Les relativistes ont même tenté d'expliquer le phénomène électrique par une structure particulière ; on ne peut dire qu'ils y soient arrivés, mais la seule tentative prouve à quel point ils sont gênés par ce phénomène électrique qui n'offre pas de prise à leur déduction géométrique.

Ensuite (ch. x et xi) M. Meyerson constatant que le relativisme est un système de déduction globale, le compare avec les « philosophies naturelles » de Descartes et de Hegel, suivant une méthode analogue à celle qu'il suivait dans ses ouvrages antérieurs ; cet examen le conduit à la conclusion suivante : « Ainsi, dans la physique relativiste, comme dans toute physique en général, la tendance idéaliste et les convictions réalistes coexistent côte à côte » (p. 144). La première réside dans l'esprit de déduction globale, la seconde dans les limites qu'il rencontre. Ces limites sont diverses : tout d'abord le physicien ne peut expliquer pourquoi telle « courbure » de l'espace est ici plutôt que là ; l'existence du phénomène étant posée, il faut en expliquer « l'essence », mais il est impossible de déduire cette « existence » même ; ensuite l'irréversibilité des phénomènes naturels, le discontinu représenté par les atomes, par les « quanta » de Planck, tout ce qui dans la relativité est physique, et non point mathématique, s'oppose à la déduction absolue, constitue l'irrationnel qui choque et pourtant demeure ; enfin, il est une dernière

limite qui consiste dans l'interprétation physique que le savant doit donner de toute équation mathématique et qui transforme la grandeur abstraite en grandeur concrète. Or cette grandeur concrète du relativisme, un être qui se meut dans un espace tridimensionnel, peut-il la traduire en termes d'hyper-espace ? M. Meyerson développe au long cet aspect du problème sur lequel nous passons.

Ainsi ces deux tendances coexistantes, idéalisme et réalisme, que nous venons de caractériser brièvement, manifestent l'opposition fondamentale de l'épistémologie de M. Meyerson entre le déductible et le réel, la raison et le donné ; les relativistes eux-mêmes ont senti cette opposition quand bien même ils ne l'ont pas formulée d'une manière adéquate ; elle les a troublés, inquiétés : M. Meyerson examine leurs doutes à la lumière de cette antinomie fondamentale, avec une rare pénétration.

Le relativisme, ainsi tourné et retourné en tous sens, peut-il être considéré comme un système particulier de philosophie, en vertu de sa tendance à la déduction globale ? On a voulu en faire une sorte de néo-kantisme ; M. Meyerson prouve de manière qui nous semble décisive, l'inadéquation entre relativisme et kantisme ; si l'on veut en caracriser l'aspect philosophique fondamental, on pourra le qualifier de « panmathématisme » ou plus exactement de « métamathématique » géométrique, et à ce titre parler le langage platonicien. « Sans nier la possibilité de superposer au relativisme une métaphysique qui se rapproche des conceptions kantiennes, il nous semble que si on entend lui donner une interprétation idéaliste, celle-ci rentrera d'une manière moins forcée dans le cadre imaginé par le maître d'Athènes. » (p. 226)

Ensuite l'auteur examine quelques problèmes subsidiaires que la confrontation de son épistomologie avec la relativité lui a suggérés ; nous nous contentons de les indiquer, pour ne pas abuser de la patience du lecteur : Quel rapport y a-t-il entre relativisme et mécanisme ? En quoi le progrès des mathématiques a-t-il contribué à la rationalisation du réel ? Quelles sont les limites à cette rationalisation ?

Dans ces divers chapitres (p. 227-267) M. Meyerson examine de très près un certain nombre de points qu'il a déjà eu l'occasion de signaler au cours de l'exposé proprement dit.

Abordons à présent les conclusions que notre auteur formule sur l'essence de la raison. Nous avons relevé plus haut l'existence d'à prioris qui s'imposent à la science elle-même la plus expérimentale qu'on voudra : or quel est au juste leur rôle ? Le philosophe franchissant d'un bond l'intervalle qui sépare les données sur lesquelles s'exerce la déduction de ses fondements logiques, a tôt fait de construire un système de réflexion ; le savant par contre ne s'élève dans la région des généralisations théoriques qu'en entraînant avec lui les données que l'expérience lui impose. L'un, le philosophe, croit que le plus court che-

min d'un point à un autre est la ligne droite ; l'autre, le savant, préfère la ligne sinueuse aux contours insoupçonnables et insoupçonnés. Il doit par conséquent faire des concessions à l'opacité du réel, admettre des irrationnels, procéder par étapes, concilier idéalisme et réalisme, quantité et qualité. M. Meyerson montre par exemple le conflit des deux tendances en chimie de manière fort intéressante ; mais il n'en reste pas moins, quelle que soit la lenteur du processus, que les conceptions générales préexistaient, qu'en un mot il y a des a priori en science ; or « ce sont bien ces tendances a prioriques qui ont fourni (à la relativité généralisée) le ressort moteur principal » (p. 293).

Or le concept de l'espace même, a priori dans une large mesure, s'est modifié ; puis il y a « ce fait général que les uns considèrent comme une explication valable une construction mentale qui, aux autres, apparaîtrait comme absurde, ou, du moins, comme chimérique. C'est donc bien de l'essence même de la raison explicative qu'il s'agit » (p. 1). Si la raison a évolué, conclura M. Meyerson, cette évolution n'intéresse que la raison géométrique qui rejette vers le réel et la sensation des notions qui jusqu'alors lui semblaient constitutives de sa nature propre (espace euclidien, par exemple). Cette amputation, la raison n'y a consenti — jusqu'à présent — que dans le spatial et en raison des avantages que le sacrifice lui vaut, puisque cela lui permet d'étendre le domaine de l'explication et de l'intelligibilité. En un mot, la raison ne multiplie pas ses formes, elle ne fait qu'en modifier le contenu.

*
* *

Pour conclure, nous voudrions présenter trois remarques critiques.

Marquons tout d'abord une différence essentielle entre l'espace euclidien et l'espace à courbures des relativistes ; le premier est moins extensif que le second, il est un cas particulier de la notion très générale d'hyperespace ; mais il est aussi plus complètement mathématique, plus dépouillé de tout « réalisme ». Le second, beaucoup plus général est en même temps rempli de courbures, il est plus physique, moins vide, moins totalement nu, par conséquent plus loin du néant que ne le semblait l'espace d'Euclide, le vide. Donc, à certains égards, la théorie relativiste est peut-être moins radicale en matière d'abolition du réel que certaines théories à base euclidienne ; elle a fait une concession à la physique qui semble définitive, ce sont les « rides » ou « courbures ».

Ensuite, n'y aurait-il pas avantage à distinguer, avec M. Lalande, entre « raison constituante » et « raison constituée » ? Certaines notions très générales, purement logiques, rentreraient dans l'ordre des « invariants de la raison constituante », qui, elle, doit être permanente, absolue, insaisissable en soi ; car si les fondements même de la Raison

se modifiaient, s'il ne restait un point fixe, un port d'où l'on pût étudier la marche du navire, comment jugerions-nous du changement lui-même ? Au contraire, les variables (espace, temps, cause, etc....), les catégories (pour employer une expression que nous n'aimons guère) qui peuvent, comme M. Meyerson le montre, se modifier avec l'évolution du savoir, appartiendraient à la raison constituée ; car si les instruments dont use l'esprit pour connaître, ceux qu'il s'est façonné à l'effet de s'orienter dans le dédale des faits et de constituer les grands « embranchements » du savoir, doivent rester semblables à eux-mêmes dans une large mesure, on doit pourtant admettre que l'ouvrier peut modifier la forme de son instrument, si la matière sur laquelle il travaille lui en impose la nécessité. S'il est impossible d'imaginer, sans tomber dans une sorte de « dadaïsme » philosophique, que les principes de contradiction ou d'identité se modifient, s'il y a là une nécessité d'invariance que nul ne saurait sérieusement contester, on peut par contre admettre pour des formes de la raison humaine plus proches du réel, une évolution restreinte et lente. Mais ce qu'il importe de distinguer, pour éviter certaines conclusions excessives, c'est une distinction très nette entre ces deux ordres de formes rationnelles... que M. Meyerson admettrait fort probablement à juger par ses ouvrages.

Notons enfin que si, comme l'affirme M. Meyerson, le caractère antinomique de la raison est l'aboutissement ultime de la logique de l'identité sur le terrain épistémologique, on ne saurait refuser à l'esprit d'en rechercher la solution sur un autre plan, comme l'a tenté M. Lalande par exemple. Cette réserve faite, on ne saurait en vouloir à l'audace admirable de M. Meyerson, ni contester à sa profonde analyse de la structure des théories scientifiques la portée d'un système de « Prolégomènes à toute métaphysique future », pour parler le langage kantien ; et c'est de tous les hommages le plus beau que nous puissions lui présenter très humblement.

JEAN DE LA HARPE.

---